

MURIELLE  
SZAC

Le roman bouleversant de la Crète  
sous l'occupation nazie

# ELEFThERIA

J'AI  
LU



Eleftheria

## DE LA MÊME AUTRICE

### **Romans**

*Tosca*, Editions Emmanuelle Collas, 2024.

Collection « La mythologie grecque en cent épisodes »,  
Bayard Jeunesse :

*Le Feuilleton de Tsippora*, illustrations Joëlle Jolivet, 2023.

*Le Feuilleton d'Artémis*. illustrations Olivia Sautreuil,  
2019, version audio lue par l'autrice avec CD (2020)

*Le Feuilleton d'Ulysse*, illustrations Sébastien Thibault,  
2015, version audio lue par l'autrice avec CD (2021)

*Le Feuilleton de Thésée*, illustrations Rémi Saillard, 2010,  
version audio lue par l'autrice avec CD (2022)

*Le Feuilleton d'Hermès*, illustrations Jean-Manuel Duvivier,  
2006 version audio lue par l'autrice avec CD (2020)

Collection « Ceux qui ont dit non », Actes Sud Junior :

*Joan Baez : Non à l'injustice*, 2019.

*Gustave Courbet : Non au conformisme*, avec Bruno  
Doucey, Maria Poblete, Elsa Solal, 2019.

*Jacques Prévert : Non à l'ordre établi*, 2018.

*Non à l'intolérance*, nouvelles (collectif), 2015.

*Non à l'indifférence*, nouvelles (collectif), 2013.

*Émile Zola : Non à l'erreur judiciaire*, 2011, réédition 2015

*Non à l'individualisme*, nouvelles (collectif), 2011.

*Victor Hugo : Non à la peine de mort*, 2008, réédition  
2015.

*(La suite en fin d'ouvrage)*

MURIELLE SZAC

Eleftheria

---

ROMAN



Le titre de ce roman, *Eleftheria*,  
est le mot grec qui signifie « Liberté ».

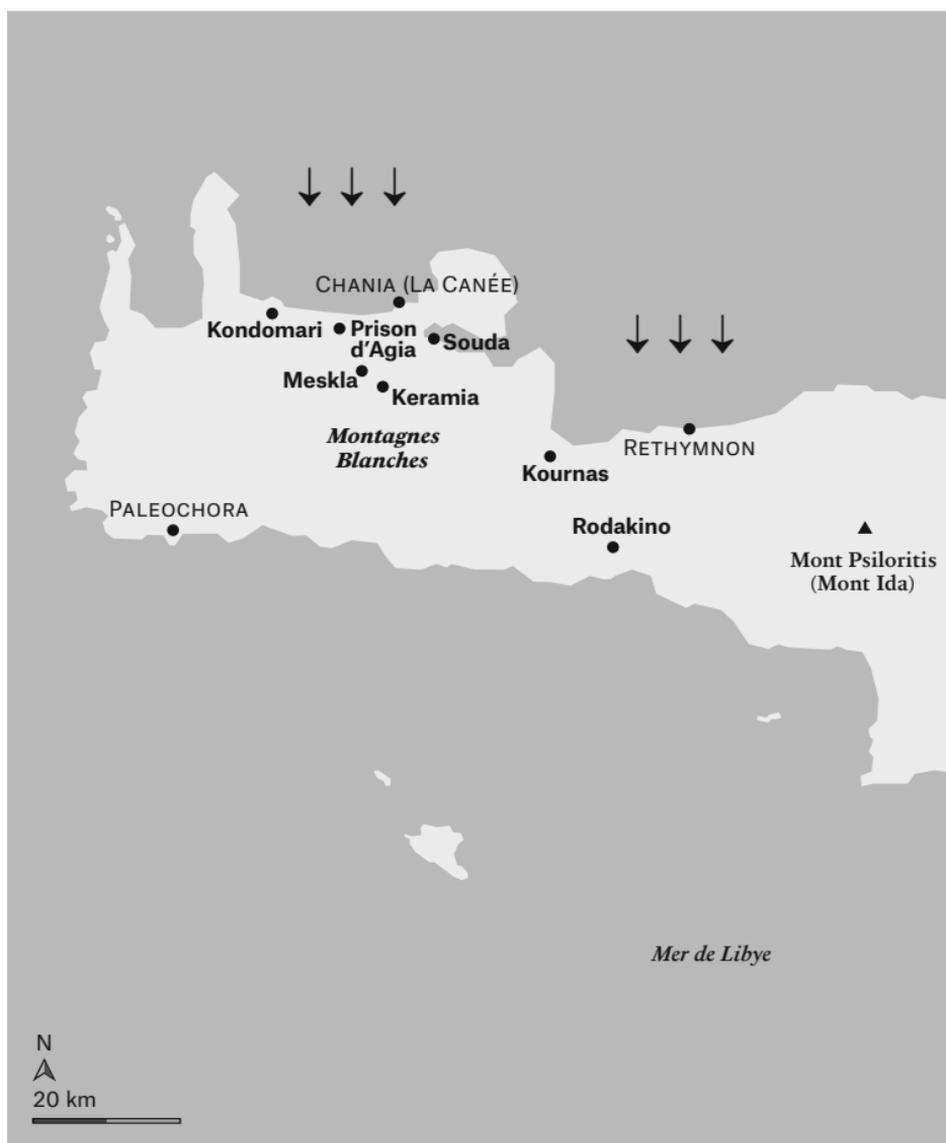
©Éditions Emmanuelle Collas, 2022

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*À Brunakis,  
pour nos racines crétoises mêlées,  
pour nos souffles à l'unisson,  
parce que tu fais de chaque jour un poème,  
parce que la vie est belle à tes côtés.*



## La Crète (1940-1944)

Opération Merkur du 20 mai 1941 : invasion par les troupes d'Hitler.

Mer Égée





# I

**3 octobre 1940**

*L'homme ne connaît pas non plus son heure,  
pareil aux poissons qui sont pris  
au filet fatal, et aux oiseaux qui sont pris  
au piège ; comme eux, les fils de l'homme  
sont enlacés au temps du malheur,  
lorsqu'il tombe sur eux tout à coup.*

Ecclésiaste, 9, 12



## *Chania*

Des petites flammes dans la nuit, par centaines, partent à l'assaut des vagues. On dirait une armée de lucioles surgies de la mer. Elles avancent en rangs serrés, bravant le flux et le reflux, pour gagner le large au plus vite. Parfois l'une d'elles disparaît, submergée par l'eau noire. Mais les autres continuent vaille que vaille de s'éloigner du rivage. Sur la grève, un murmure psalmodié par des dizaines de bouches accompagne le périlleux voyage des petites flammes dans la nuit.

Rebecca s'accroupit. Après avoir allumé sa bougie à la flamme d'une bougie voisine, elle la dépose sur un radeau de paille, glisse la frêle embarcation sur l'eau et d'une pichenette l'envoie au loin. Tashlikh ! Cette année les mots du prophète Michée ne franchissent pas ses lèvres. Tu jetteras tous tes péchés dans les profondeurs de la mer. Non, elle ne peut pas. Trop facile de se débarrasser de ses fautes en les noyant. Et puis, les plus grandes fautes ne pèsent pas sur ses épaules à elle. Quant à racheter celles des autres...

La jeune femme se relève. Elle scrute l'horizon où dansent les feux follets que les gens de sa communauté viennent de mettre à la mer et ne peut s'empêcher d'être émue, malgré tout, par la magie qui se dégage de cette scène. Lorsqu'elle était petite, elle attendait avec ferveur que Tashlikh arrive. Elle préparait avec soin son radeau de paille, le consolidait, le voulait le plus robuste de tous. Pour les autres enfants, cette cérémonie était surtout le signal de départ des festivités de Rosh Hashana. Pour elle, c'était le frisson du mystère et de la foi. Comment ces minuscules bougies flottantes pouvaient-elles ne pas toutes sombrer ? Celles qui réussissaient à prendre le large garantissaient-elles à son expéditeur l'effacement de ses péchés ?

Enfant, Rebecca tentait de ne pas perdre de vue sa bougie parmi les autres et elle suppliait Adonaï de l'emporter loin, très loin, au-delà des océans. Parfois, le soir, elle gardait les yeux ouverts dans le noir – ce noir qui la faisait trembler de peur – et elle imaginait le parcours de sa vaillante flamme. Comme un apaisement, une lueur dans son obscurité.

Mais l'enfance est bien finie. Rebecca sort vite quelques miettes de pain de ses poches, les jette dans l'eau, d'un geste presque rageur secoue les pans de sa robe claire, puis tourne résolument le dos au rivage. Elle ne croit plus à Tashlikh.

Maintenant que chacun a répandu les miettes de ses poches dans la mer, le rabbin Elias prend la parole. Elle l'écoute à peine, elle a l'impression de connaître son discours par cœur. Elle sait

qu'il va raconter comment une rivière a surgi devant Abraham et Isaac, une rivière mise sur leur route par Satan et dans laquelle ils ont plongé pour ne pas se laisser détourner de leur chemin. Mais bientôt l'eau leur arrive au cou, ils vont périr noyés. Sauve-moi, ô Dieu ! Car les eaux menacent ma vie.

Le rabbin a prononcé l'imploration d'Abraham à Dieu d'une voix si forte que Rebecca, perdue dans ses pensées, tressaille. Sauve-moi, ô Dieu ! Car les eaux menacent ma vie. Un frisson la saisit. Si elle implorait Dieu, ferait-il disparaître l'eau menaçante comme il le fit pour Abraham et son fils ? Est-elle assez pure ? assez pieuse pour que Dieu la sauve ? Elle regarde autour d'elle. Les bougies que chacun tient à la main entourent les visages d'un halo de lumière. Ces visages, elle les connaît tous, un par un. Combien sommes-nous désormais ? Trois cents ? Quatre cents ? Les tenues vestimentaires sont modestes. Seules quelques familles juives de Chania vivent dans l'opulence. Ne fréquentent les autres que pour les cérémonies. Et s'empressent de regagner leur beau quartier de Koum Kapi.

Son regard croise celui de Judith Lévi, qui lui sourit en inclinant délicatement son cou de cigogne. Rebecca Centuri lui rend aimablement son salut, étouffant la jalousie qui bouillonne en elle. Très sûre d'elle, comme d'habitude, Judith pavoise, ses deux enfants dans ses jupes. Son chignon rehausse sa silhouette déjà élancée. Sur les photos de classe, au conservatoire, il fallait lui demander de bien vouloir passer au dernier rang. Mais elle refusait, préférant s'asseoir

devant. Et toujours elle saisissait la main de leur professeure de piano, quelques instants avant que le photographe ne déclenche son appareil. L'enseignante se laissait faire avec indulgence : Judith était sa préférée. Judith est partout la préférée. Elle n'y peut rien, Judith, elle est comme ça, tout lui réussit. Sa belle maison près de la mer est un bijou d'élégance, comme elle. Une enfant gâtée par la vie. Rebecca détourne la tête et pince les lèvres de dépit.

Que s'achève cette année avec ses malédictions ! Que débute cette année avec ses bénédictions ! Le rabbin a terminé, les effusions peuvent commencer. *Chana Tova !* Bonne année ! crie Rosa, la jeune sœur de Rebecca, tandis que leur mère affiche pour une fois un visage réjoui. Rebecca entend sans les écouter le bruissement des bavardages autour d'elle. La jeune fille ne peut s'empêcher de se retourner. Elle scrute la nuit pour tenter d'apercevoir au loin les rares lueurs tremblotantes qui n'ont pas encore été englouties par la mer. Elle en choisit une, la suit longuement des yeux, animée par un souffle superstitieux. Comment gagner sa liberté ? Comment choisir sans entrave sa vie quand tout vous désigne, vous assigne à une place ? Que peut décider de son destin une jeune Crétoise, comme elle, juive et pauvre, alors que les nuages noirs de la guerre se massent au-dessus de sa tête ? La flammèche coule soudain.

Rien, pourtant, ne semble troubler la joie, les rires et les babillages de l'instant. La menace qui approche serait-elle à ce point invisible ? Mes coreligionnaires seraient-ils à ce point naïfs

ou aveugles ? se demande Rebecca Centuri en laissant doucement couler une poignée de sable entre ses doigts. La jeune fille n'est pas plus affûtée que d'autres. Elle sent seulement qu'il va lui falloir beaucoup d'énergie pour maîtriser son destin personnel en ayant si peu de cartes en main.

Elle ne se prend pas pour la Pythie, ne veut pas jouer les oiseaux de mauvais augure. Personne ne l'écouterait, personne ne la croirait si elle hurlait ce qu'elle a au fond du cœur. Oublier les malédictions de cette année passée ? Alors que nous avons tout perdu ! Notre belle maison avenue Polytechnique, notre magasin, tout ! Et que nous vivons dans un logis misérable et sombre dans le vieux quartier d'Evraïki ! Les malédictions ne s'effacent pas d'un coup de baguette magique lorsqu'on en subit chaque jour les terribles effets ! Accueillir les bénédictions de la nouvelle année alors que la guerre qui fait rage en Europe frappe à notre porte ? Et que nous en serons, comme toujours, les boucs émissaires !

Rebecca ne se rêve pas en Cassandre non plus, elle garde le silence.

Mais l'aveuglement des siens l'anime d'une colère froide. En voyant la masse compacte de la foule s'éloigner du rivage, elle songe à cette histoire de suicide collectif que lui a racontée un jour le rabbin Elias. Quand cela a-t-il eu lieu ? Elle n'en a plus la mémoire mais se souvient d'un dénommé Fiskis qui se faisait appeler Moïse et se prenait pour le Messie. Les Juifs crétois l'ont suivi. Ils ont tout laissé pour marcher derrière lui et arpenter les chemins de l'île.

Il leur avait promis qu'il les mènerait jusqu'à la Terre promise. Et quand il leur a ordonné de se jeter dans la mer, ils lui ont tous obéi !

Rebecca marche au milieu des femmes qui ont pris le chemin du retour vers Evraïki. Elle marche et elle se tait. Elle adapte son pas à celui, déjà lent, de sa mère. Elle la sent si fragile à son bras. Toutes avancent doucement, comme pour faire durer ce plaisir annuel, ce moment où l'on a jeté très loin de soi péchés et malheurs passés et où une année toute vierge se profile à l'horizon.

Impossible d'échapper aux conversations et commérages. Les vieilles femmes ont pris pour cible Stella Sarfati dès que celle-ci s'est éloignée d'un pas souple et décidé. La jeune fille n'est plus en odeur de sainteté parmi les anciens depuis qu'elle a annoncé son futur mariage avec un Crétois qui n'est pas juif. Bravant courageusement les cancons, elle est pourtant venue faire Tashlikh avec les autres. Dès qu'elle a aperçu sa flamboyante chevelure dorée, Rebecca a couru vers elle, l'a embrassée chaleureusement, mais la plupart ont profité de la pénombre pour ne pas la saluer. Même si on vit, travaille, étudie, rit avec les chrétiens sans faire aucune distinction, même si on partage avec eux les verres de l'amitié et la fraternité de voisinage à tout bout de champ, on ne va pas jusqu'à les épouser, oh ça non !

En longeant ainsi le bord de mer, les belles maisons aux fenêtres largement éclairées semblent bienveillantes pour la petite communauté qui regagne son quartier au centre de Chania. Les

habitants les regardent passer, sourire aux lèvres. Ils saluent d'un geste de la main ou de la tête lorsqu'ils reconnaissent un visage parmi la foule : leur coiffeur, leur cordonnier, leur tailleur, leur marchande des quatre saisons... De très loin, Rebecca l'a aperçu. Debout sur le seuil de sa maison, se tenant bien droit, moustache et manches retroussées, Kostas l'attend. Il ne manque pas une occasion de lui parler ou de la voir en dehors des cours du conservatoire. Mais les occasions sont très rares. Dès qu'elle a reconnu sa silhouette, Rebecca a senti les battements de son cœur s'accélérer. Elle a ralenti le pas. L'obscurité masque le rose de ses joues.

Franchement, il n'y a pas assez de beaux garçons parmi nous pour qu'elle aille s'enticher de ce Yorgos ?! Elle ne se rend pas compte de ce qu'elle fait, tss, tss... Les commères continuent de s'acharner sur Stella Sarfati. Maintenant Rebecca est tout près du perron où Kostas l'attend. Son sourire enjôleur. Sa belle prestance. Le désir qui gonfle un peu sa lèvre et fait scintiller ses yeux. Il incline profondément la tête pour la saluer, presque une courbette. Rebecca détourne la sienne. C'est peut-être parce qu'il gagne bien sa vie, celui-là ! D'accord, mais de là à se marier avec lui, à l'église ! On dit qu'en plus il serait communiste... Rebecca ne se retourne pas. Elle redresse seulement un peu le buste. Elle sait que Kostas la suit des yeux. Elle aime sentir son regard la dévorer ainsi.

Eh bien moi, dit-elle soudain, Stella est mon amie depuis toujours, et j'irai à ses noces !

## *Kournas*

Lorsqu'elle parvient au sommet de la côte, dans le virage, Ariadni s'arrête un instant. Autant pour reprendre son souffle que pour profiter de la vue. D'ici, l'œil peut s'envoler par-dessus les toits et embrasser d'un seul coup la mer d'oliviers, jusqu'aux collines aux flancs pelés. En plissant les paupières, elle devine les troupeaux de moutons et quelques chèvres qui mâchonnent l'herbe jaunie par l'été. Le vent souffle encore fort, même s'il a baissé d'intensité depuis les premiers frémissements de l'automne. Au loin, les Montagnes Blanches la toisent de leur superbe.

Alors qu'Ariadni s'apprête à poursuivre son chemin, la vieille Marina surgit d'une ruelle. Accrochée à son bâton, son fichu noir bien serré autour du cou, elle grimpe avec la patience et l'obstination dont elle a fait preuve toute sa vie. *Yassou ! Ti kanis ?* Bonjour, comment ça va ? La vieille femme s'attarde elle aussi en haut de la côte. Les maisons s'appuient les unes aux autres en un joyeux méli-mélo. Enchevêtrement de toits, de terrasses, d'escaliers, auxquels s'entortillent les vignes vierges, bougainvilliers et

autres bignones, comme pour cacher la misère des murs sous des gerbes de couleurs. Quelques portes claquent au vent sur le seuil des maisons abandonnées. Ceux qui partent chercher fortune ailleurs ne reviennent pas toujours. Leurs toits s'ensauvagent doucement en guettant leur hypothétique retour.

Ariadni répond au soupir de Marina par un autre soupir. Elle devine que la vieille femme pense à son fils aîné devenu marin et parti au loin. Sans un mot, Marina saisit les œufs dans son panier et fait signe à Ariadni de nouer les pans de son tablier pour qu'elle puisse les y déposer. Elle sait que, chez la jeune fille, la dernière poule a été mangée depuis longtemps. Le visage rond aux pommettes hautes d'Ariadni s'éclaire d'un large sourire. Ne même pas protester pour le cadeau, juste dire merci, du fond du cœur. Marina possède peu, mais elle donne tout. C'est comme ça ici.

Tu vas encore le chercher, n'est-ce pas ?

Oui. Faut que j'y aille d'ailleurs...

Ariadni lisse ses cheveux derrière les oreilles et reprend sa route.

À dix-neuf ans, Ariadni ne connaît que son village et les alentours. Tout juste est-elle allée quelques fois à la ville de Rethymnon, à une vingtaine de kilomètres de chez elle, lorsque son père pouvait encore conduire sa vieille charrette. Mais pourquoi chercher ailleurs ? À quelques kilomètres de là il y a le lac, le plus beau de toute l'île, qui porte le nom de son village. Elle se régénère en laissant son regard errer à la surface miroitante.

Elle s'y rend parfois à la tombée du jour, espérant croiser à nouveau le fantôme de la jeune vierge. Les revenants ne font pas peur à Ariadni. Surtout pas cette jeune fille si belle, qui sanglote. Lorsque Dieu, dans sa colère, a enseveli le village du bord du lac pour punir les humains de leur dépravation, il l'a épargnée, elle, eu égard à sa pure innocence. Mais avait-il songé à sa douleur de voir tous les siens engloutis sous les eaux ? Elle n'a pas supporté et s'est jetée dans le lac. Voilà pourquoi son fantôme hante les abords du plan d'eau, lorsque la nuit approche.

Pure superstition ! L'instituteur du village a beau tempêter contre ce qu'il appelle des racontars de bonne femme, Ariadni sait que le fantôme existe. Puisqu'elle l'a rencontré. La jeune vierge flottait dans l'air, ses cheveux dénoués en cascade dans son dos, des larmes silencieuses roulant sur ses joues si pâles. Mais ce sont ses yeux qui ont impressionné Ariadni. Des yeux transparents, lavés au malheur du monde. Des yeux douloureux qui lui disaient que le destin joue parfois des tours bien cruels. Ariadni n'avait pas fui, même si une terreur glacée s'était peu à peu emparée d'elle. Le fantôme s'était alors dissous au-dessus des eaux du lac. Sans trop savoir pourquoi, elle s'était signée comme devant une dépouille mortelle.

Désormais, quand elle pense à la vie qui l'attend, Ariadni se souvient des yeux de la douleur. Elle se demande comment échapper à son destin, quand le malheur s'invite à votre table.

La jeune fille évite les trous et les bosses du chemin avec légèreté. Elle connaît chaque déclivité, chaque millimètre de ces rues qui serpentent sur le piton où est posé son village. Un véritable paradis. Ariadni est fière d'être née à Kournas.

En passant devant Agios Nikolaos, elle se signe machinalement. C'est ici, dans cette majestueuse église, qu'a eu lieu la cérémonie pour sa mère. Mais Ariadni chasse aussitôt cette image de son esprit. Le corps de sa mère, enseveli sous une masse de fleurs blanches, et son visage seul qui dépasse de cet amoncellement, encore plus livide que les bouquets. Elle était si petite. Elle avait tant sangloté. Non, il n'est plus temps d'y penser.

Ariadni serre plus fort son tablier. Ne pas briser les œufs de la vieille Marina.

La taverne du village est coquette. De la terrasse, on a une vue imprenable sur la vallée et les Montagnes Blanches. Un jasmin et une glycine font la course à celui qui offrira les plus belles fleurs à la treille. Les quelques tables à l'ombre sont couvertes d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs délavée. Les chaises sont tournées vers la rue, pour ne rien perdre du moindre mouvement dans le village. Au jeu de « qui-va-où-avec-qui-ou-chez-qui ? », les consommateurs sont presque aussi forts qu'à celui de « qui-est-fâché-avec-qui-et-ne-parle-plus-à-qui ? ». Quelques vieux à la moustache tombante égrènent leur *komboloi*, en picorant les minuscules assiettes de *mezzedes* que Maria leur apporte pour accompagner leur *karafaki* de raki.

Ariadni a repéré le dos massif, légèrement affaissé, de son père. Il est loin le temps où il

la portait triomphalement sur ses épaules de colosse. *Kalimera ! Kalimera !* Elle distribue les bonjours avec son habituel sourire et pose la main sur l'épaule de son père. Sans se retourner, il attrape son verre de raki et le vide d'un trait. Puis, d'une voix grasseyante, encrassée par le tabac comme une vieille pipe abandonnée, il brandit la carafe vide en direction de Maria : un autre ! Ariadni a échangé un regard avec Maria. Celle-ci fait mine de ne pas avoir entendu. Le père Kokolakis a déjà eu sa dose de raki pour aujourd'hui. Ariadni lui parle gentiment, sans s'énerver. Elle lui dit qu'il est l'heure de rentrer, que la soupe va être servie, qu'elle est venue le chercher pour ça. Alors le père se laisse faire.

Mais il ne veut pas du bras de sa fille. Il saisit d'une main hésitante sa canne, enfonce son chapeau sur les yeux et empoigne le dossier de sa chaise. Il se lèvera tout seul. Il n'a même pas soixante ans, que diable ! Elle regarde sa silhouette tordue, ses jambes maigres qui hésitent à le porter. Le raki sèche ses muscles, le vide de sa graisse, lui suce sa vie depuis longtemps. De sa bedaine de bon vivant ne reste plus que cette peau flasque qui tremblote sous sa chemise devenue trop grande pour lui.

Il brandit sa canne en signe de salutation. Allez, à demain ! Portez-vous bien ! Et soyez tranquille, jamais les Boches et les Ritals ne viendront nous chatouiller les pieds ici ! Son rire s'étrangle, se termine en un crachat sonore. Les voilà partis.

Dès le premier virage, quand ceux de la taverne ne peuvent plus les suivre des yeux, Ariadni lui saisit doucement le bras, et il ne résiste pas. Son ivresse a beau être permanente, son agitation excessive, le père sait quand l'alcool qui le tue à petit feu l'empêche de marcher droit. Devant les autres il a sa fierté. Ariadni, elle, est au-delà de la honte depuis bien longtemps. À chaque pas, il se fait plus lourd, s'essouffle. Au prochain virage, il va faire signe à sa fille qu'il souhaite s'asseoir sur la grosse pierre au bord du chemin. Comme tous les jours, il va tenter de reprendre son souffle. Et comme tous les jours, l'ivresse qui l'habite délie sa langue.

Tu sais, ma fille chérie, que j'étais un excellent *cook* ? Si, si, je t'assure, tout le monde se battait pour être invité à la table des officiers sur mon bateau. Parce que c'est moi qui servais le repas. Et crois-moi, quelle que soit la traversée, je leur cuisinais des délices. Ah, je t'assure, j'étais un sacré chef en mer ! Bien sûr, tu ne m'as jamais vu aux fourneaux, mais ta mère était une cuisinière épatante, elle aussi. Ah, ta mère, quelle femme ! Mais qu'est-ce qu'on y peut, hein ?

Toujours quand il se met à parler de la mère, les larmes jaillissent et mouillent sa moustache.

Ariadni ne sait pas faire le tri entre les pleurs d'ivrogne et les sincères regrets de veuf, sans doute y a-t-il un peu des deux. Mais ce qu'elle sait, en revanche, aussi vrai que les Montagnes Blanches sont blanches, c'est qu'elle s'est tuée à la tâche, sa mère. Parce que lui, une fois revenu à terre, n'a jamais réussi à apporter de quoi nourrir correctement les cinq garçons et les

trois filles qu'il lui a faits. Il est le premier à plaisanter ou gueuler, tout le monde l'aime bien ici, mais personne ne l'a jamais véritablement pris au sérieux. Il fait rire, il amuse, il est impayable. Un clown jovial et dérisoire qui chauffe sa place au *kafeneio* la moitié de la journée. Autrefois, les maigres sous gagnés à l'abattoir s'envolaient dans les vapeurs de son raki. Sa mère, elle, trimait du matin au soir. Elle avait vendu les rares oliviers issus de son héritage. Il ne lui restait plus rien.

Le père se mouche. Ariadni l'aide à se relever. Ils finissent en silence leur traversée de Kournas et arrivent à la maison. Tout le monde est déjà à table et avale la *chorta* cuite à l'eau et les *makaronia*. Dimitra rouspète qu'ils ont mis le temps. Et fait mine de ne pas voir les œufs que sa sœur dépose sur le buffet. L'aînée dirige tout. Sèche et cassante. Les rondeurs d'Ariadni l'agacent. Ses bonnes joues aux pommettes hautes, son sourire éternellement bienveillant, tout l'irrite chez sa cadette. Elle n'y peut rien, c'est comme ça, elle ne l'aime pas. S'arrange pour lui faire comprendre à tout bout de champ qu'elle est une bouche de trop à nourrir. Et qu'on n'a que faire, ici, de sa gentillesse dégoulinante.

C'est leur jour au lavoir du village. Dimitra tient une anse de la corbeille à linge qui déborde et Ariadni l'autre. Elles ont les reins cassés, les mains gercées par l'eau froide. Comme d'habitude, Dimitra houspille sa sœur pour qu'elle mette plus d'énergie à frotter. Les autres femmes parlent entre elles, un peu de la guerre qui

approche dit-on, beaucoup de la récolte des olives qui devrait être bonne cet hiver. Elles murmurent aussi que l'instituteur a eu des ennuis avec la police de Metaxas. Ils sont venus dans sa classe parce qu'il refuse d'enseigner la nouvelle grammaire.

Il paraît qu'ils ont trouvé dans les cahiers des élèves une leçon sur la démocratie...

Et alors, c'est bien en Grèce qu'elle a été inventée, non ?

Oui, mais tu sais que c'est interdit avec Metaxas.

La deuxième fois que le nom du dictateur au pouvoir est prononcé, une femme crache par terre.

On verra bien s'il a des couilles, en face de Mussolini et d'Hitler, et s'il va céder ou tenir bon. Il paraît que les Italiens veulent s'installer chez nous.

S'il dit non, qu'est-ce qui va se passer ?

La guerre.

Sur le chemin du retour, les deux sœurs aperçoivent trois bergers qui se dirigent vers la taverne. Elles les connaissent depuis l'enfance, du temps où elles allaient à l'école. L'un a même flirté avec Dimitra, l'attendant à la sortie des cours de religion pour la raccompagner. Ariadni devine, à la légère oscillation du panier, que Dimitra s'est redressée, buste tendu, espérant attirer le regard du jeune homme. Elle s'apprête à sourire. Mais les garçons obloquent soudain, changeant brusquement de destination, et

disparaissent dans une ruelle adjacente. Dimitra se referme comme une huître.

Ils nous ont reconnues, n'est-ce pas ?

Évidemment que oui.

Jamais je ne me marierai, pense Ariadni. C'est impossible. Qui voudrait d'une fille aussi pauvre, dépourvue de terres et d'avenir ?

Cesse de rêvasser et accélère ! Que tu mérites au moins ton souper...

## *Port de Souda*

La manœuvre est presque terminée, le cargo va bientôt avoir déchargé toute sa cargaison venue d'Athènes. Ioannis a fini son travail. Depuis que le gouvernement grec a réquisitionné le *Tanaïs* pour transporter du ravitaillement et des munitions aux troupes en garnison dans l'île, il n'a plus à s'occuper de livrer la marchandise à bon port. C'est l'armée grecque qui vient chercher elle-même les palettes que le bateau à vapeur achemine depuis Athènes.

Accoudé au bastingage avec son ami Nikos, Ioannis observe la baie aux formes harmonieuses dans laquelle le navire vient de jeter l'ancre. Le soleil est encore haut dans le ciel. Les Montagnes Blanches se découpent sur sa toile, éternellement bleue. Ioannis les caresse amoureusement du regard. Là-bas, niché dans les contreforts de la montagne, il y a son village, Keramia. Ce n'est pas la première fois qu'il entre dans le port de Souda, mais c'est toujours la même émotion qui lui serre la gorge lorsqu'il aperçoit les courbes voluptueuses de son île. Ioannis a vingt ans. Il n'a pas encore beaucoup voyagé – le bateau à

vapeur sur lequel il est employé se contente de la mer Égée et de la mer Noire –, mais il sait déjà que la Crète est le plus beau pays du monde. Et qu'il n'en voudra aucun autre pour mourir.

Il aimerait partager avec Nikos cette fibre patriotique qui vibre en lui.

Tu sens notre terre, Nikos ? Cette bonne odeur déjà...

Nikos ne répond pas. Il est bien trop occupé. Depuis de longues minutes, il garde l'œil rivé à son télescope. Ioannis se penche pour voir ce qu'il scrute avec autant de concentration. Nikos a le regard braqué vers l'une de ces petites embarcations qui viennent débarquer les passagers et les conduire à la rame jusqu'au vieux port vénitien de Chania. Quelques kilomètres à peine, qu'il est nécessaire de franchir ainsi. De pauvres bougres gagnent leur pain en effectuant ces trajets pour une piécette. Mais qu'y a-t-il donc de si intéressant à observer ? N'est-il pas plus passionnant de s'offrir une grande bouffée de fierté crétoise après ces journées harassantes en mer ?

Nikos perçoit l'étonnement de son camarade et lui tend la longue-vue en silence. La barque vient d'accoster au flanc d'un navire qui fait l'aller-retour avec Le Pirée. Dans l'œilleton, Ioannis aperçoit les passagers qui descendent l'échelle, d'un pas hésitant, pour s'installer dans la barque. C'est une femme qui leur tend la main pour les aider à prendre place dans l'embarcation. La femme semble très jeune. Une masse de cheveux bouclés encadre son visage. Des mèches volettent en liberté autour de sa bouche et de ses yeux, comme de délicats papillons noirs.

Elle ne les chasse même pas, concentrée sur la manœuvre. Le vent fait claquer ses jupes contre ses cuisses. Ioannis se laisserait bien captiver lui aussi par l'observation de cette beauté, mais Nikos soupire et lui arrache la longue-vue des mains. Pour y plaquer son œil avec avidité.

La jeune femme a saisi les rames. À l'énergie qu'elle déploie, on voit que ce n'est pas la première fois qu'elle les manie ainsi. Au fond de la barque, Nikos devine un homme, plus âgé, immobile. Peut-être son père. Sûrement pas son mari. Il est là pour la surveiller, pas pour l'aider. On dirait que les bras robustes de la jeune fille font glisser l'embarcation, pourtant lourdement chargée, presque sans effort. Tout juste sa poitrine se soulève-t-elle de manière plus rapide. Elle s'arrête un instant de ramer, tourne la tête dans la direction du cargo, comme si elle avait repéré le jeune matelot, esquisse un sourire. Le cœur de Nikos s'emballe soudain.

Mince, elle m'adresse un sourire !

Ioannis hausse les épaules. Dit que Nikos prend ses désirs pour des réalités. Qu'elle ne peut pas l'avoir aperçu à une telle distance.

Je sais ce que je dis, elle m'a souri.

Nikos regarde la barque s'éloigner doucement. Le sourire flotte encore sur les lèvres de la jeune fille.

Allez, mon vieux, on met la chaloupe à la mer, et on va s'en jeter un petit sur le vieux port ?

Nikos semble soudain terriblement pressé de se retrouver à terre. Ioannis a compris. Il lui tape sur l'épaule.

Le temps d'attraper mon sac et on y va.

Quelle que soit l'heure, la promenade le long des quais, sur le vieux port de Chania, est toujours animée. Des vieux assis à discuter, des couples enlacés qui se promènent, des enfants qui se courent après sous la surveillance nonchalante des mères, et tout ce petit peuple de Chania qui converge joyeusement vers la mer, là où circule la vie, non loin du vieux quartier où bat le cœur de la cité. Ioannis aurait aimé s'asseoir pour siroter un raki mais Nikos veut arpenter le quai, jusqu'au phare. Et revenir dans l'autre sens. Il dévisage presque les passants. Il la cherche. Il ne l'a vue que de loin, mais il en est certain, elle lui a souri. Cette femme l'attend, elle est pour lui.

Ioannis bavarde, de tout, de rien. Il est d'humeur exquise. Il parle de Stefanis, leur capitaine, qui ne décolère pas d'avoir vu son bateau mobilisé. C'est pourtant normal de faire un effort, non, si la guerre arrive demain, faut bien qu'on sache se défendre, pas vrai ? Ses cargaisons à acheminer depuis l'Ukraine attendront. Nikos approuve par monosyllabes. L'écoute à peine.

Tiens, tu sais que notre rafiote s'appelait *Hollywood* avant que Stefanis ne le rachète ? *Hollywood* ! C'est quand même plus chic que le nom d'un fleuve d'Ukraine que personne ne connaît ! Le silence de son camarade ne semble pas affecter Ioannis outre mesure. Il cesse son bavardage et se met à siffloter.

Elles ont surgi dans la foule, portant chacune une panier en osier tressé suspendue au cou par un ruban, bleu pour l'une, rouge pour l'autre. Le vent emporte au loin ce qu'elles crient aux passants. Elles vendent des pistaches et les

## DE LA MÊME AUTRICE (SUITE)

Collection « Petite poche », Editions Thierry Magnier :

*La Maîtresse a pleuré trois fois*, 2010.

*L'Expulsion*, 2006, réédition 2017.

*Rebecca*, 2004.

*J'attends maman*, 2003, réédition 2016.

*La Grève*, Seuil Jeunesse, coll. « Karactère(s) », 2008.

*Un lourd silence*, Seuil Jeunesse, coll. « Fictions », 1999, réédition coll. Karactère(s), 2009.

### **Bande-dessinée**

*Victor Hugo dit non à la peine de mort*, avec Sébastien Vassant, Actes Sud Junior, 2020.

### **Poésie**

*Immenses sont leurs ailes*, illustrations de Nathalie Novi, Éditions Bruno Doucey, 2021.

*Berceuses et balladines jazz*, livre-CD avec Ceilin Poggi, Thierry Eliez et Ilya Green, Didier Jeunesse, 2017.



---

13991

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Blackprint  
le 3 décembre 2023*

Dépôt légal : décembre 2023  
EAN 9782290381861  
OTP L21EPLN003397-549174

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion